

LE SAVOIR DU NON-SAVOIR

« Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais pas. » (Socrate)

Le philosophe est beaucoup trop ignorant pour être sage mais il est tout de même assez sage pour savoir qu'il est ignorant. Alors, qu'est-ce qui lui procure ce petit « bout de sagesse » qui lui permet de « savoir » qu'il est ignorant et en quoi consiste ce savoir de son ignorance ?

Le sage serait le détenteur d'un « savoir » mais quel « savoir » ? En quoi consiste ce « savoir » qui serait celui de la sagesse ? Une chose est sûre, il ne peut s'agir du savoir officiel, conventionnel, celui que l'on trouve dans les sciences, les encyclopédies et, encore moins, dans le sens commun lorsque quelqu'un dit : « je sais » péremptoirement. Ce « savoir » là n'a rien à voir ou affaire avec la sagesse. Le « savoir » dans le sens évoqué est la détention d'informations correspondant à la réalité. Ce savoir est indépendant de la personne qui sait et peut être partagé par la totalité de la population mondiale sans le moindre résidu, sans le moindre déficit. Ce savoir est indépendant des personnes le détenant, il est dit objectif. Pourtant ce savoir n'a pas collée avec lui sa compréhension. On peut très bien savoir, dans ce sens, des masses d'informations sans comprendre quoi que ce soit. Qu'elles soient sauvegardées dans une mémoire humaine ou sur le disque dur d'un ordinateur ou dans une bibliothèque, ces informations sont du domaine de l'avoir. Savoir, dans ce sens, c'est détenir, c'est avoir, un ensemble d'éléments cumulatifs mais qui n'ont rien à voir avec « être » quelqu'un de particulier. Aussi peut on accumuler dans sa mémoire un nombre incalculable de tels éléments ou de telles informations, et cela ne procurera aucunement la sagesse ou le savoir qui est inséparable de la sagesse.

Le savoir dans le sens commun est collé à une attitude mentale que les philosophes ont appelé : l'attitude naturelle, tout simplement parce qu'elle se trouve chez presque toute personne non-philosophe, voire non-scientifique. L'attitude est une disposition stable de l'esprit ou du mental qui conditionne une perspective ou une approche particulière par rapport aux objets ou choses auxquelles elle se rapporte. Or, il y a trois attitudes principales :

- l'attitude naturelle ;
- l'attitude scientifique ;
- l'attitude philosophique.

1° - L'attitude naturelle : elle consiste à prendre pour évident ou comme allant de soi ce que le protagoniste pense, dit, fait et ressent. Il les prend tellement pour évident qu'il n'a aucune distance avec ce qu'il affirme, ce qu'il pense et ressent, ce qu'il fait ou dit, ce qui implique qu'il y adhère totalement, il y croit d'emblée et la conséquence (voire l'« effet secondaire ») de cette attitude est l'impossibilité de remettre en question, de questionner sérieusement et profondément ce qu'il appréhende ainsi. Le degré d'adhésion peut être divers mais il est toujours, ou presque, assez important pour empêcher la distance nécessaire d'une part à la recherche authentique de la vérité, d'autre part à la libération intellectuelle.

2° - L'attitude scientifique : elle consiste à douter systématiquement afin d'obtenir une

preuve de ce qui est avancé, affirmé, de la position théorique prise par le protagoniste. Or, cette recherche de preuves fait que le savoir obtenu ainsi exclura nécessairement tout ce de quoi il ne peut y avoir de preuve, et ne considérera comme savoir que ce de quoi il y a des preuves. Les preuves étant obtenues selon une méthode et des instruments sur lesquels le doute n'est plus possible, du moins selon des présupposés et un impensé le plus souvent jamais pris en compte par les défenseurs de ce genre d'attitude. En outre, dès qu'un scientifique s'occupe ou évoque un objet n'appartenant pas à son domaine spécifique, cadre stricte de sa science, il tombe le plus souvent dans le sens commun et/ou son attitude naturelle ou tout simplement cet objet est exclu *a priori* parce que non-scientifique.

3° - L'attitude philosophique : elle consiste à « savoir » que l'on ne sait pas et va donc être à la base, au fondement, de la recherche philosophique de la vérité. Sachant que je ne sais pas, je questionne, et ce questionnement va m'orienter, non pas vers le savoir cumulatif évoqué précédemment, mais vers le « savoir » nécessaire à la sagesse et consiste que malgré tout ce que l'on « sait » et croit savoir, on ne sait toujours pas, pour la simple raison que ce que nous « savons » ou croyons savoir, c'est toujours par rapport à une perspective donnée, toujours par rapport à une approche, toujours par rapport à un horizon pris pour évident. L'horizon étant l'ensemble de tous les éléments (significations, valeurs, normes, préjugés, cartes cognitives, etc.) que nous prenons tellement pour évidents qu'ils restent impensés et manipulent notre pensée à notre insu. Or, le savoir du non savoir nécessaire au petit bout de sagesse dont le philosophe a besoin pour ne pas oublier son ignorance et ne pas se prendre pour un « sage », pour quelqu'un qui SAIT, et qui peut écraser tout et tout le monde de son soit disant « savoir », se trouve dans la prise de conscience exacerbée, universalisable à tout objet, de cet horizon.

Or, cette prise de conscience de son horizon va pouvoir faire en sorte que le « SAVOIR » nécessaire au sage ne sera pas quelque chose que l'on détient, que l'on a, il n'appartient pas à l'avoir mais à l'être du philosophe. Ce dernier a tellement intégré en lui cette attitude philosophique qu'elle est totalement incarnée en lui et que rien dans son existence n'y échappe, c'est-à-dire qu'il l'applique naturellement, systématiquement, avec douceur et amour, puisqu'elle appartient à l'amour de la sagesse. Alors, allons plus loin, plus à fond dans notre recherche de l'essence et du sens de ce « SAVOIR » inséparable de l'amour.

Alors que le savoir dans l'attitude naturelle et dans le sens commun est inséparable d'une croyance qui va automatiquement avec et qui porte l'horizon à opérer sans la moindre extériorité, le SAVOIR lié à l'être sage est, lui, conscient de cette croyance. L'essence de la croyance étant l'adhésion, cette dernière s'effectue selon un degré plus ou moins important. La crédulité avec laquelle on adhère à un contenu de pensée (une assertion, un jugement de valeur ou de fait, une proposition, etc.) peut être totale, à 100%, dans ce cas, la distanciation est impossible et le savoir sera dans une impossibilité d'être remis en question. Or, la logique particulière à la croyance fait en sorte que dans un grand nombre de cas, l'assertion de la non croyance est, elle aussi, une croyance, une adhésion, comme lorsque nous disons : je n'y crois pas ! En voulant dire je ne crois pas cela parce que je crois autre chose, ou, je ne crois pas ce que tu dis (parce que mon incroyance devient une autre croyance) parce que j'y adhère et prends mon incroyance, sans le savoir, comme une croyance.

Alors dans ce cas, le SAVOIR nécessaire et allant avec la sagesse sera de déconnecter cette adhésion automatique aux objets cognitifs ou émotionnels afin de les libérer de cette prison de l'adhésion mécanique. Ainsi, le SAVOIR du non-savoir ne va-t-il pas consister à

ne rien savoir dans le sens habituel du mot « savoir » mais à déconnecter l'adhésion automatique de l'identification que fait l'ego à ce « savoir », y croyant trop fortement, avec ou sans preuves. Il ne s'agit pas de n'avoir rien appris, de ne posséder aucun objet dans la mémoire, il ne s'agit pas de cela. On peut avoir énormément d'objets accumulés dans la mémoire mais cela ne fera pas le SAVOIR du non savoir, lequel consistera à chaque utilisation d'un ou de plusieurs de ces éléments, de le faire passer par la déconnexion par le savoir du non-savoir qui est le SAVOIR sage. Or, ce SAVOIR n'appartient pas à l'avoir, on ne peut le posséder mais il faut l'être et il faut qu'il soit totalement incarné dans l'être philosophe. Ce qui différenciera de façon abrupte le philosophe, d'une part du scientifique qui, lui, doute mais possède un savoir relatif à des preuves qu'il détient de ce savoir et une fois la preuve obtenue, l'adhésion de l'ego, la croyance, s'opère de nouveau, justifiée, cette fois, par les preuves. Son seul problème étant qu'il est par ailleurs tributaire du sens commun dans lequel il inscrit son savoir et qui oriente ce savoir dans un sens ignoré par lui. Maintenant, un scientifique pourrait bien s'occuper aussi de philosophie mais le ferait-il suffisamment, il ne pourrait peut-être pas continuer l'application inconsciente de sa science dans le monde ?

D'autre part, de l'homme moyen du sens commun, qui, avec son attitude naturelle, prend tout ce qui vient de lui-même pour évident, vivant par rapport à lui-même dans une crédulité indépassable mais, par rapport aux autres, dans un soupçon forcené. Pour lui, ce sont toujours les autres qui se trompent, pas lui. L'identification que fait l'ego à ce qu'il trouve en lui en fait un « inapte à la recherche de la vérité ».

Le petit bout de sagesse dont j'évoquais la nécessité au début de ce texte afin de pouvoir être philosophe se profile ainsi clairement, il s'agit de SAVOIR que je ne sais pas, de déconnecter la croyance automatique au maximum, non pas parce que tout serait faux ou indigne de croyance, non pas pour ne rien croire du tout, ni d'ailleurs pour ne rien apprendre ou n'avoir rien en mémoire. Non, il ne s'agit vraiment pas de cela. Que la mémoire soit achalandée ou non, peu importe en ce qui concerne le SAVOIR du non-savoir puisque tout devra à l'entrée (dans la mémoire) ou à sa sortie, passer par ce filtre.

Ce filtre, cette déconnexion, va amorcer un chemin ou, plutôt, une pensée-chemin qui débute par le savoir du non-savoir, passant ensuite au questionnement authentique. Un questionnement authentique, philosophique, n'est pas se poser une question et trouver rapidement une réponse et ...laisser tomber la question. Ce n'est pas non plus se poser une question que l'on abandonne quelques heures ou quelques jours voire semaines après. Non, questionner authentiquement se fonde dans la question ontologique : qu'est-ce que l'être ? Et doit perdurer une vie entière. Ou, plus concrètement : qu'est-ce que c'est ? Par rapport à tout ce que l'on rencontre et qui a une certaine importance pour nous, c'est-à-dire les choses qui nous interpellent. Poser authentiquement cette question, c'est s'inter-esse (s'intéresser) à l'être des choses et des personnes que nous rencontrons sur notre chemin. C'est donc s'orienter vers l'essence et le sens de ces choses et vers qui sont véritablement les personnes, sans pour autant parvenir à une réponse définitive. Il va s'agir de « prendre soin », de creuser, d'aller de plus en plus en profondeur, d'aller vers le fond des choses et des personnes même si l'on n'y parvient pas définitivement, mais glanant ici et là des éléments de réponse. Ensuite, questionner authentiquement, cela consiste à ce que le questionnement inclut le questionneur. Pas de questionnement authentique sans que celui ou celle qui questionne ne soit pas aussi remis en question par la question. Enfin, le questionnement n'est authentique que dans la mesure où il peut complètement transformer le questionneur questionnant. C'est d'ailleurs ce qui va lui permettre la seconde naissance, la transmutation philosophique.

A partir de la transmutation, le philosophe peut penser sa vie et vivre sa pensée, sa subjectivité conditionnée initiale s'étant transformée en subjectivité essentielle. Cette dernière ne se nourrissant plus que de l'essence et du sens des choses, sauvegardés dans la mémoire en tant que LOGOS : sens rassemblé autour du questionnement sur l'être et qui structure la mémoire pour qu'elle soit toujours en rapport à l'attitude du SAVOIR du non-savoir, du filtre qui pourra déconnecter l'éventuelle adhésion automatique. Ainsi, le rassemblement du sens, la subjectivité essentielle et l'attitude de SAVOIR que je ne sais pas vont, ensemble, former la puissance philosophique et une ouverture sur l'extérieur, sur le monde, sur l'être des choses et des personnes, sans précédents.

Alors, l'attitude philosophique, le filtre philosophique ou petit bout de sagesse nécessaire à l'être philosophe, montre ses qualités :

- ouverture vers l'altérité plutôt qu'emprisonnement dans et par l'ego ;
- disposition à écouter et encore plus à entendre, alors que l'ego ferme à l'entente (l'entendre) au recevoir, à l'accueil ;
- permet le questionnement authentique, celui qui dispose à l'écoute de l'être des choses et des personnes ;
- ne rejette rien ni personne *a priori* du moins jamais avant d'avoir compris ;
- connecte directement à la prise de conscience de son horizon, à ce que nous prenons pour évident et qui manipule notre pensée, notre compréhension et nos interprétations à notre insu ;
- permet de découvrir rapidement si nous sommes dans l'illusion et ce qu'il faut en faire dès lors ;
- permet une libération intellectuelle et intérieure, dés-identifiant la con-fusion mental-intellect ;
- permet la déconnexion de la croyance automatique, de l'adhésion mécanique aux contenus de pensées ;
- nous dégage des opinions, idéologies, prises de position infondées et infondables ce qui permet de n'être d'emblée (*a priori*) ni pour, ni contre, ni neutre. On ne sait pas, alors, si le thème nous interpelle et passe au questionnement sérieux, nous allons l'étudier, ou, du moins en « prendre soin » philosophiquement, le temps qu'il faudra avant d'éventuellement prendre position dans le cas où nous parviendrions à un niveau suffisant de compréhension pour le faire.

Ne pas savoir et SAVOIR cela vraiment, c'est SAVOIR qu'on ne comprend pas d'emblée, d'un seul coup (par une réaction égotique, ou de nos conditionnements par nos cartes cognitives), mais que nous devons prendre notre temps et laisser le devenir se faire dans et par le « prendre soin » selon le SAVOIR du non-savoir, nous acheminant vers un tout petit peu plus de compréhension sans jamais totalement et définitivement savoir mais renforçant toujours le SAVOIR, ce petit bout de sagesse qui fait que le philosophe est beaucoup trop ignorant pour savoir mais assez sage, tout de même, pour SAVOIR qu'il ne sait pas.

La philosophie en tant qu'incarnation de ce petit bout de sagesse qui fait que l'on SAIT que l'on ne sait pas implique que le philosophe socratique ou socratisant, au lieu de chercher un savoir tout relatif qui se prend pour un absolu, cherche ce SAVOIR absolu qui relativise tout ce qu'il touche. Cet engagement dans le SAVOIR absolu qui SAIT qu'il ne sait pas n'est pas la simple accumulation d'éléments de savoir ou d'informations, mais une compréhension de plus en plus grande de l'être, qui ap-prend tout le temps, qui va au fond

des choses ou qui va à fond dans les choses qui l'interpellent sans qu'il s'identifie à leur trace mnémonique. Aller au fond des choses ou à fond dans les choses sans savoir, parce le philosophe déconnecte l'adhésion automatique de la croyance opérée par l'ego. SAVOIR est alors réflexivité, méditativité et existentialité qui, ensemble, forment un chemin : le chemin de l'écoute de l'être, de l'écoute essentielle dans la Présence, ici et maintenant, en pleine-conscience.

La réflexivité, c'est la pensée qui se pense elle-même, la compréhension d'elle-même de la pensée et qui constate, par la veille inlassable, appartenant au SAVOIR, que l'engagement de la pensée à se penser elle-même ne s'arrête pas.

La méditativité est la réitération non-stop de retourner aux choses elles-mêmes et de ne les concevoir que dans la Présence, dans l'ainsité (le "c'est-ainsi" bouddhiste ou "*tathata*" en sanskrit).

L'existentialité consiste à partir de la méditation ininterrompue du sens et de l'essence des choses glanés au fur et à mesure de l'acheminement, de transformer l'horizon par le rassemblement du sens ou LOGOS, pensant la vie et vivant sa pensée.

Engagement de la pensée envers elle-même à toujours se penser, à ne jamais croire qu'on sait parce que l'on SAIT qu'on est porté à croire et qu'il faut donc toujours questionner. C'est la transformation non-stop de l'horizon, l'ouvrant et le libérant progressivement bien que non-linéairement et jamais définitivement, même continuellement exposé à l'Absolu (il ne devient pas « absolu » pour autant.)

Aussi n'est pas sage celui ou celle qui détient un immense savoir, d'énormes « connaissances » ou des quantités industrielles d'informations, mais celui ou celle qui SAIT qu'il ne sait pas, qui déconnecte son mécanisme d'adhésion automatique pour se réfléchir et se questionner. Ce SAVOIR du non-savoir implique la déconnexion automatique de l'ego à ses objets. C'est l'arrêt du "pilote automatique" de l'identification du mental à la pensée et à la croyance conditionnées.

On peut donc « avoir » des milliers d'unités de savoir dans la mémoire, toutes éparpillées ou éparses, venant par associations à la conscience passive ou dans une pensée représentative mais on ne peut « avoir » le SAVOIR du non-savoir comme on détient ces unités. Ce SAVOIR du non-savoir n'appartient pas à l'avoir mais à l'être philosophe et le « petit bout de sagesse » qui lui est nécessaire. C'est ce SAVOIR du non-savoir qui permet la veille sur l'être, le non-être et le devenir. Celui qui sait ou, du moins, croit savoir, tout simplement parce qu'il se plie aux conventions du savoir officiel, possède des unités très relatives de savoir (l'eau boue à 100°Celsius, Napoléon est né en Corse, Paris est la capitale de la France, etc.) mais sur un fond d'inconnaissance irrémédiable. Remplacer ce fond d'inconnaissance par le SAVOIR du non-savoir qui n'empêchera pas de « posséder » de telles unités en mémoire mais reliées entre elles par le SAVOIR qui déconnecte la croyance-adhésion automatique pour tout faire passer par un filtre qui met en chemin du prendre soin de ce que l'on « dépose » en sa mémoire et que le LOGOS, le rassemblement du sens, va ordonner, y mettant l'ordre de ce qu'il faut se rappeler et sauvegarder en premier : l'essence et le sens des choses, c'est-à-dire leur être. Celui qui sait ou croit savoir ne peut questionner authentiquement puisqu'il croit savoir. Il faut SAVOIR que l'on ne sait pas pour s'interroger vraiment sur les choses, dans la direction de

leur vérité, de leur être. Sachant que je crois automatiquement, je SAIS par là même que je ne sais pas car croire que l'on sait n'est pas savoir, alors que SAVOIR que l'on croit est déjà un début du SAVOIR, petit bout de sagesse. Le SAVOIR du non-savoir nous fait prendre conscience du degré de croyance avec lequel nous adhérons à un contenu de pensée, à une prise de position ou opinion, à une affirmation, que l'on prend pour évident ou pour vrai.

Aussi nous faudra-t-il SAVOIR que nous ne savons pas tout ce que nous venons d'écrire dans ce texte et interroger encore et encore l'impensé occulté dans ce qui s'est déjà dévoilé à nous.

Or, même vraie, il faut se distancier d'une affirmation, d'une pensée, le SAVOIR du non-savoir ne vise pas la collection des propositions vraies mais le rassemblement du sens d'un SAVOIR absolu irréductible à la somme des unités vues, c'est-à-dire au savoir d'une chose ou d'une autre. Le SAVOIR absolu n'a rien à voir avec le disque dur d'un ordinateur qui serait plein. Le SAVOIR absolu n'est pas cumulable et ne correspond pas à l'ensemble de ce qui a été accumulé dans une vie et que certains appellent : l'expérience. Non ! Le SAVOIR absolu, c'est l'écoute ininterrompue de l'être en SACHANT que l'on ne sait pas. C'est l'écoute essentielle de l'être dans la Présence, écoute impliquant la connaissance de soi parce que comprenant l'extérieur comme l'intérieur, conscience cosmique irréductible à ce dualisme.

Alors, étant philosophe, c'est-à-dire beaucoup trop ignorant pour savoir, nous avons interrogé ce « petit bout de sagesse » qui permet de SAVOIR qu'il est trop ignorant pour être sage mais tout de même assez sage pour SAVOIR qu'il est ignorant, qu'il ne sait pas, mais cela, il le SAIT.

Bernard Alain Gabé, en chemin...